

Ceux qui restent Faire sa vie dans les campagnes en déclin

Benoît Coquard
La Découverte – collection l'envers des faits - 2019

L'auteur

C'est après avoir entendu Benoît Coquard dans une émission de France Culture au mois de novembre que je me suis procuré cet ouvrage. J'avais été interpellée par ses propos qui faisaient écho à ma recherche : « ceux qui restent » versus « ceux qui arrivent ».

Benoît Coquard est sociologue à l'INRA et travaille depuis plusieurs années sur les milieux ruraux et sur les classes populaires.

Il est originaire de cette région du Grand-Est, qu'il a quitté pour partir faire ses études (il appartient de ce fait au groupe de « ceux qui partent ») mais où il a toujours conservé des attaches familiales et amicales.

Que nous dit cet ouvrage ?

Benoît Coquard a réalisé une enquête immersive de plusieurs années dans sa région d'origine et nous plonge ainsi dans le quotidien d'une jeunesse (son enquête s'intéresse plus particulièrement à la tranche d'âge des 20-40 ans) au travers de ses rapports au travail, à la famille, à l'entourage. Il nous prévient d'ailleurs en introduction de l'ouvrage : « Si, dans la plupart des cas, le chercheur essayait de se familiariser avec son terrain, pour moi il s'agissait donc davantage de m'en distancier pour parvenir à l'analyser plus froidement ».

Soulignons d'abord que c'est un ouvrage qui se lit comme un roman puisque nous suivions certaines personnes sur plusieurs années, durant ces années du début de l'âge adulte où l'on construit sa vie et ses socialités, et que c'est passionnant.

Quelle est cette région dont l'auteur nous parle ? Il s'agit des zones rurales du Grand Est, marquées par une industrialisation paternaliste qui a ancré les comportements et les idées politiques dans un fort conservatisme. Disons, en un mot, qu'il s'agit de terres de droite. Il s'agit de villages dans lesquels il y a une surreprésentation des employés et ouvriers dans la population active et une sous-représentation des cadres. Mais il s'agit aussi de zones qui ont connu une très forte désindustrialisation depuis une quarantaine d'années laquelle a entraîné un « exode rural » équivalent à ce que d'autres régions avaient connu dans les années 1950-1960. Un exode rural toujours actuel qui divise la population entre « ceux qui partent » et « ceux qui restent ».

Cette séparation entre « ceux qui partent » et « ceux qui restent », se joue le plus souvent très tôt au niveau de l'orientation scolaire, entre ceux qui partent faire des études et ceux qui s'orientent (ou sont orientés) vers des filières courtes et professionnelles. La plupart de ceux qui partent pour leurs études, ne reviendront pas et les écarts sociaux vont se creuser entre ses deux catégories, même s'ils vont continuer à se fréquenter de temps à autres. L'auteur note également que, dans ces milieux, les filles réussissent mieux à l'école que les garçons et quittent donc le pays en plus grand nombre ce qui engendre un déséquilibre qui conduit à une augmentation du célibat masculin qui était jusque là très peu représenté. D'ailleurs, l'enquête nous montre que l'objectif de « se mettre en couple » reste capital pour cette jeunesse. La « mise en couple » étant un gage de stabilité et de reconnaissance



sociale.

La deuxième raison du départ féminin est le fait que dans les zones enquêtées, le marché du travail essentiellement pourvu en emploi considérés comme masculin offre moins de perspectives d'avenir professionnel aux femmes. Celles qui restent seront donc bien souvent contraintes à rester au foyer ou à avoir un emploi précaire et peu valorisant.

Le travail reste dans ces régions anciennement ouvrière une valeur importante qui permet d'être « reconnu ». Le pire serait, pour bon nombre d'enquêtés, de « passer pour des fainéants » et ceci surtout pour les hommes. Le chômage est alors vécu comme douloureux et cette situation ne saurait se prolonger au risque de la précarisation. Car, parmi ceux qui restent, il existe des distinctions sociales fortes, entre ceux qui sont « installés » - un travail, un couple, une maison – et ceux qui sont précarisés, instables, les premiers étant reconnus socialement et les seconds dénigrés. Parmi les personnes enquêtées, on note une très forte réprobation concernant les personnes assistées, les « cassos » ou pire « les perdus » comme ils les appellent. Cette réprobation est d'autant plus grande que l'on peut à tout moment basculer dans cette catégorie et perdre ainsi un capital social durement acquis.

De façon générale, cette ouvrage nous montre à quel point la reconnaissance sociale est à la fois importante et fragile dans ces milieux. Elle explique aussi des formes de conservatisme dans les activités pratiquées en dehors du travail : le foot, la chasse, le motocross font partie des activités les plus pratiquées, auxquelles il faut rajouter « l'apéro » et notamment le pastis. Ces activités, ces moments collectifs sont indispensables pour bénéficier d'une vie sociale et celui qui n'y participe pas est de fait marginalisé. Rajoutons à ces activités, l'entraide autour de la construction des maisons où chacun va mettre la main à la patte en fonction de ses compétences, car l'objectif de « construire » et de « posséder » sa maison, reste un élément essentiel de l'ancrage. Dans ces circonstances, la bande d'amis, le « clan » comme certains l'appellent est un élément socialisant essentiel et distingue ceux qui en sont de ceux qui n'en sont pas. Il faut noter, d'ailleurs, que la plupart de ceux qui restent, n'ont pas du tout l'intention de partir car quitter le pays se serait justement risquer cette désocialisation, ne plus pouvoir être « reconnu ».

Extrait page 33-34

« L'opposition entre précaires et stables, au jour le jour, cimente des frontières durables dans les zones enquêtées, entre des centre bourgs appauvris et des nouveaux lotissements où l'on construit des pavillons neufs à l'écart des pauvres. Mais, malgré ces différences, « rester ici », c'est vivre dans une sorte d'entre-soi populaire. Avec la moindre présence des catégories sociales qui cultivent et reproduisent les goûts légitimes (la petite bourgeoisie à capital culturel notamment), ceux qui restent peuvent perpétuer un style de vie qui leur convient et à partir duquel ils tirent des valorisations qu'ils n'auraient pas ailleurs ».

L'auteur insiste sur une certaine fierté à revendiquer une culture différente de celles des villes, une culture souvent dévalorisée et que certains parmi eux n'hésitent pas à définir comme la culture française en opposition au multiculturalisme urbain. Une forme de racisme ordinaire existe dans ces territoires, et pourtant des personnes « racisées » peuvent appartenir à certains clans. On remarque que l'important est moins l'origine que le fait de se conformer à certains comportements, à certains modes de vie, tout ce qui fait que l'on peut dire « nous ».

« Nous » en opposition à « Eux ». Et l'on comprend mieux alors les « déjà, nous », et les « nous d'abord » exprimés par les personnes enquêtées qui n'hésitent pas, par ailleurs, à se proclamer de l'extrême droite ou « 100 % Le Pen » - même celles qui ne vont pas voter. Ces territoires ruraux désindustrialisés du Grand Est, ont été de ceux qui se sont mobilisés pendant le mouvement des Gilets Jaunes et, bien que son enquête est été réalisée antérieurement à ce mouvement, l'auteur introduit et conclut son ouvrage en y faisant référence. Il s'est rendu sur « le péage » du coin qui a

été investi par le mouvement le 17 novembre 2018 (premier jour de mobilisation) et il a constaté que l'on y trouvait essentiellement des salariés des plus grosses entreprises (transport et métallurgie) ainsi que quelques chômeurs. Par contre, il note la quasi-absence et une absence totale au fur et à mesure que le mouvement s'est radicalisé, des salariés des petites entreprises qui représentent aujourd'hui le plus gros de l'emploi dans ces zones. Il note à ce propos :

Extrait page 34

« Leur patron est bien souvent plus qu'un chef : un membre de la famille, un ami que l'on côtoie chez soi, au club de foot ou à la société de chasse, quelqu'un du coin qui a bonne réputation et pourrait leur faire perdre la face s'il venait à les traiter de « fainéants » ou de « branleurs ». « Pas le temps pour ces conneries-là » diront à propos du mouvement, des ouvriers qui pensent avoir une « bonne place »...Par là, ils affirment une solidarité professionnelle mais aussi amicale avec le ou les patrons qui incarnent à leurs yeux la voie idéale de la réussite sociale ».

Ce que m'apporte cet article pour ma recherche

J'ai lu cet ouvrage avec un immense intérêt et tout au long de ma lecture, j'ai cru y déceler comme un miroir inversé du territoire sur lequel je vie, et sur lequel porte ma recherche.

Miroir inversé sur bien des points, sur lesquels je vais revenir. Mais j'ai terminé ma lecture en me demandant s'il était au fond si inversé que cela, si au-delà de la très forte disparité de ces territoires, il n'y avait pas plus de point commun que cela pouvait apparaître en première lecture.

Enfin, sur la méthode et sur la position du chercheur, je me retrouve dans la même position que l'auteur à savoir totalement immergé dans mon terrain de recherche et plus en besoin de « distanciation » que de « familiarisation ». Encore que ceci ne soit pas si simple : immergé dans un milieu ne signifie pas que l'on est immergé dans l'ensemble des milieux de son territoire.

1/ Un miroir inversé ?

J'ai repris un certain nombre de phrases du paragraphe précédent pour y déceler ce qui pouvait différencier ou au contraire rapprocher ces deux types de territoires à priori si différents et quelles faces cachés de ma recherche, cette comparaison pouvait éclairer.

Zones rurales du Grand Est, marquées par une industrialisation paternaliste qui a ancré les comportements et les idées politiques dans un fort conservatisme. Disons, en un mot, qu'il s'agit de terres de droite.

Ces zones sont en effet très différentes des terres cévenoles. Les plaines et les collines sont ici des montagnes au relief très perturbé et difficile d'accès. Les terres céréalières, faciles à cultiver et à mécaniser– l'auteur note d'ailleurs la quasi-disparition des paysans sur ce territoire « remplacés » par une poignée d'entrepreneurs agricoles. sont ici des terres pauvres, non mécanisables et ne se prêtant en grande partie qu'à des cultures de subsistance. Enfin, la partie lozérienne des Cévennes n'a pas ou très peu été industrialisée, contrairement aux Cévennes gardoises et notamment les bassins d'Alès, de Bessèges, de La Grand-Combe où l'exploitation minière et sa disparition dans les années 1960-1980, créent des conditions sociales certainement plus proches de celle du grand est que de celles des montagnes lozériennes toutes proches.

Enfin, la différence essentielle tient à ce que les Cévennes sont depuis longtemps ancrées à gauche de façon assez spectaculaire. Cet ancrage à gauche étant sans aucun doute à rapprocher de l'importance de la religion réformée -protestante – sur ce territoire, qui en fait depuis des siècles un

territoire de résistance, de contestation, très tôt acquis aux idées républicaines, puis socialistes.
Un « exode rural » équivalent à ce que d'autres régions avaient connu dans les années 1950-1960. Un exode rural toujours actuel qui divise la population entre « ceux qui partent » et « ceux qui restent ».

Les Cévennes, et notamment les Cévennes Lozériennes font parties, elles, de ces régions que se sont quasiment vidées dans les années 1950-1960 et même de celle où l'exode a commencé bien plus tôt, dès la deuxième partie du 19^{ème} siècle – vidée bien souvent au profit d'ailleurs des zones qui se sont industrialisées à la même période. On trouve dans les Cévennes les maximums de population dans les années 1850 et les minimums dans les années 1970. Depuis cette époque, il est notable que la population s'est stabilisée et que depuis 50 ans, c'est le solde migratoire qui permet cette stabilisation – voire une légère augmentation – alors que le solde naturel reste négatif.

Aussi, c'est un territoire où la population se divise entre « ceux qui restent » et « ceux qui arrivent », ce qui marque une différence importante. Cependant, il me semble que si « ceux qui arrivent » ont été assez souvent « étudiés », on a peu d'études, peu de connaissances sur « ceux qui restent », « ceux qui reviennent » mais aussi sur « ceux qui partent » puisqu'il y en a quand même toujours.

Par rapport à ma recherche, cela m'ouvre des perspectives nouvelles, dont je ne sais pas encore ce que je vais faire !

Le travail reste dans ces régions anciennement ouvrière une valeur importante qui permet d'être « reconnu ».

Une très forte réprobation concernant les personnes assistées, les « cassos » ou pire « les perdus » comme ils les appellent.

On trouve ici des similitudes et de différences. Le travail est très valorisé par ce que l'on appelle ici les « natifs », les « anciens » (car les natifs ici sont bien souvent des anciens, les jeunes étant parti). Ceux qui ont été reproché aux premiers « néos » aux « babas » c'était justement leur « fainéantise ».

Avec le temps, cependant, de nombreux néos sont restés et forment aujourd'hui la majorité de la population globale des Cévennes et dans certaines communes, plus de 80 % de la population. Peut-être pourrait-on souligner qu'ironiquement ce sont ceux qui ont le plus travaillé qui sont restés ! Toujours est-il que cette population néorurale garde une tolérance rare envers ceux qui ne travaillent pas ; elle continue à concevoir le travail comme accessoire ou comme un choix. Elle considère par exemple le travail précaire, saisonnier, intérimaire comme une forme de choix de vie. Dans ces populations les travailleurs intermittents, les temps partiels choisis, les congés parentaux, – des pères comme des mères – les congés sabbatiques, sont admis comme faisant partie d'un mode de vie. Les personnes les plus précarisées ou les plus marginalisées sont plutôt bien admises par cette population mais cependant peu intégrées dans leur premier cercle de socialisation.

Bref, c'est comme si, cette population « néo-rurale », de sensibilité de gauche, se devait d'être tolérante. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas certains d'être très travailleurs.

Il en va tout autrement pour « ceux qui sont restés » et qui continuent à considérer le travail comme une valeur cardinale, même et y compris chez ceux qui ne travaillent pas ou plus : il y a de nombreux retraités parmi cette population et plus de chômeurs « déclarés » parmi la jeunesse que reste que parmi la jeunesse qui arrive. Ici le parallélisme avec l'étude de Benoît Coquard est assez évident : ceux qui restent encore aujourd'hui sont ceux qui ont le moins bon bagage scolaire, les enfants de « natifs » ou de « néos » qui réussissent à l'école partent faire des études. Il me manque des données chiffrées sur ce phénomène mais il semblerait qu'après leurs études les enfants de « néos » sont plus nombreux à revenir que les enfants de « natifs ».

Pour ma recherche, cette question du « chômage déclaré » et du « non-travail » me semble particulièrement intéressante à observer.

Une autre communauté me semble particulièrement intéressante à observer, il s'agit de la communauté portugaise, particulièrement importante sur Florac. En effet, il semble, mais ceci resterait à étudier, que cette communauté se conforme aux normes traditionnelles tant en ce qui concerne le travail (des hommes) qu'en ce qui concerne les choix matrimoniaux et familiaux.

D'ailleurs, l'enquête nous montre que l'objectif de « se mettre en couple » reste capital pour cette jeunesse. La « mise en couple » étant un gage de stabilité et de reconnaissance sociale.

La distinction ici est un peu la même que sur la question du travail. Les nouvelles populations ont tendance à être beaucoup plus tolérantes – plus ouvertes – que les populations natives sur les questions de choix matrimoniaux. Qu'il s'agisse de familles recomposées, de familles monoparentales, de célibat assumé, de couple d'hommes et de couples de femmes, voire de vie communautaire, il semble que rien ne puisse étonner ou déranger cette partie de la population qui a le plus souvent vécu ailleurs et notamment dans les zones urbaines et qui transporte avec elle des formes de cultures urbaines, empreintes de tolérance et de multiculturalisme. On retrouve cette même « tolérance » en ce qui concerne les populations étrangères avec par exemple des associations d'accueil des migrants composées en quasi-totalité d'une population néo-rurale.

Les autres populations vont de façon générale se conformer beaucoup plus aux normes traditionnelles et donc se rapprocher des personnes « enquêtées » par Benoît Coquard.

Des formes de conservatisme dans les activités pratiquées en dehors du travail : le foot, la chasse, le motocross font partie des activités les plus pratiquées, auxquelles il faut rajouter « l'apéro » et notamment le pastis.

En ce qui concerne les activités extra-professionnelles, les différences semblent encore plus évidentes. La ville de Florac a développé une très grande variété d'offres culturelles : cinéma itinérant de type « art et essai », scène culturelle, associations proposant théâtre, danse, conférences, lectures, ... autant d'offres qui font la grande joie des nouveaux arrivants - d'autant plus qu'elles sont faciles d'accès sur le plan financier, alors qu'elle peuvent être considérées par une part de la population comme « élitiste ». La chasse, le foot et de façon générale presque toutes les activités sportives – à l'exception de la randonnée et des activités de pleine nature, sont à l'inverse les activités de prédilection de « ceux qui restent ». Je note, aussi en Cévennes la propension des nouvelles populations à s'emparer d'une certaine « culture » locale, comme les danses folkloriques ou la langue occitane et en délaissant d'autres, dont la chasse est emblématique.

L'apéro, lui, est prisé de tous les milieux. Ce qui n'empêche pas que chacun le prend avec son « clan ». Pastis, pack de bière et biscuits du supermarché d'un côté versus bière locale, verre de vin et produits locaux. Cela peut sembler simplificateur mais relève de mon regard d'observatrice.

L'entraide autour de la construction des maisons où chacun va mettre la main à la patte en fonction de ses compétences, car l'objectif de « construire » et de « posséder » sa maison, reste un élément essentiel de l'ancrage.

C'est un des points sur lesquels je retrouve des similitudes entre les territoires enquêtés par Benoît Coquard et les Cévennes – tout milieu confondu. Cette importance de la maison et cette entraide autour de la construction, de l'aménagement. Bien sûr, là où certains voudront construire une maison neuve dans un lotissement, les autres (les « néos ») préféreront retaper une vieille ruine isolée ou dans un hameau ou rénover une maison de centre bourg.

La différence est, ici comme ailleurs, entre ceux qui peuvent « se payer » une maison et ceux qui ne peuvent pas, ceux qui restent locataires. Mais il ne s'agit pas uniquement d'une différence économique, certains – nombreux ici – faisant le choix d'auto-construire de l'habitat léger (cabane,

yourte,...) et mettant dans ce projet le même enthousiasme que d'autres à construire une villa neuve.

La bande d'amis, le « clan » comme certains l'appellent est un élément socialisant essentiel et distingue ceux qui en sont de ceux qui n'en sont pas.

J'ai parlé de « clan » un peu plus haut et, en effet, ce qui semble le plus rapprocher finalement ces différentes populations c'est le besoin essentiel de socialisation et de reconnaissance, chacune dans son milieu. La bande est constitué, ici comme ailleurs, de personnes avec qui l'on se sent bien, avec qui on partage des « valeurs ». Et c'est essentiellement au sein de cette bande que l'on trouve des forts mouvements d'entraide. Benoît Coquard a essentiellement étudié une classe d'âge et je ne sais donc pas si ces bandes dont il parle restent une réalité au-delà d'un certain âge. Mais ce que je peux constater ici, en Cévennes, c'est que ces bandes sont très souvent intergénérationnelles et que l'on y trouve des personnes de 25 à 85 ans (voire plus). Les plus jeunes formant le plus souvent « bande à part ».

Une certaine fierté à revendiquer une culture différente de celles des villes, une culture souvent dévalorisée et que certains parmi eux n'hésitent pas à définir comme la culture française en opposition au multiculturalisme urbain.

Ici, on entre dans quelque-chose qu'il faudrait analyser de plus près. Il semble en effet que l'ensemble des populations rurales que j'observe autour de moi, éprouve une certaine fierté à revendiquer une culture différente, une fierté à se revendiquer « cévenol ».

Cependant, il me semble détecter une différence de fierté entre les « néos » et les « natifs ». Tout d'abord, il ne parle pas forcément de la même chose, ils n'ont pas la même vision de ce que c'est d'être Cévenol. Là où les nouveaux arrivants sont fiers d'être Cévenols et d'appartenir à une terre de résistance, d'exil, de refuge et font facilement référence à leurs aînés d'il y a cinquante ans, les autres sont fiers de leurs racines paysannes, de leur patronyme, de leur propriété. Là où les premiers ont une fierté « offensive » et s'adressent à ceux qui pourrait venir, pour leur donner envie : « on a choisi de venir, venez à votre tour, ici il fait bon vivre », les autres ont une fierté défensive et s'adressent à ceux qui sont partis, à ceux qui pourraient porter sur eux un regard surplombant.

2/ Une enquête par immersion

C'est le titre de l'un des chapitres de l'ouvrage de Benoît Coquard et c'est en effet ce qu'il a fait, durant plusieurs années : s'immerger dans un milieu dont il est originaire mais dont il s'est éloigné de par ses études et sa vie parisienne. Il revient d'ailleurs à plusieurs reprises sur ces différences et sur la façon dont il est perçu par les personnes enquêtées.

Ceci m'a fait réfléchir à ma position de chercheuse. J'avais tendance à penser que j'étais trop proche de mon terrain, qu'il me faudrait prendre de la distance. Cela n'est certainement pas faux mais ce qui m'apparaît clairement aujourd'hui c'est que, si je suis proche, voire totalement immergée dans un certain milieu floracois et cévenol, je reste par contre très éloignée d'autres milieux. Si je connais bien le milieu des « néos », plus ou moins intégrés ou plus ou moins marginaux, des plus anciens comme des plus récents, je connais par contre peu les milieux des « natifs », en dehors de quelques commerçants ou personnels administratifs que je côtoie dans le cadre de leur travail et de quelques personnes « natives » ayant opté pour des modes de vie, des habitudes culturelles proches de celles de « néos » et ayant développé leurs réseaux sociaux dans ce milieu. Cette population reste un mystère pour moi et tout compte fait, je me demande si je ne fais pas fausse route, si ce n'est pas vers cette population qu'il faudrait que je me tourne pour mieux comprendre mon terrain de recherche.